

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ANTHROPOLOGIE
DE LYON

Fondée le 10 Février 1881

TOME DIX-SEPTIÈME

1898

LYON
H. GEORG, LIBRAIRE
PASSAGE DE L'HOTEL-DIEU, 36-38

PARIS
MASSON & C^{ie}, LIBRAIRES
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1899

COMMUNICATION

**L'ÂGE DE LA PIERRE DANS LA HAUTE-ÉGYPTE
D'APRÈS LES PLUS RÉCENTES DÉCOUVERTES**

PAR ERNEST CHANTRE.

La Haute-Égypte, comme la plupart des autres contrées du globe, a eu son âge de la pierre; le fait n'est plus discutable aujourd'hui. En effet, depuis les premières découvertes de MM. Arcelin et Hamy en 1869¹, nombre d'observateurs ont constaté, dans la plus grande partie de la vallée du Nil égyptien, des vestiges innombrables de la civilisation primitive de ses plus anciens habitants.

Cependant, ces découvertes qui furent longtemps contestées, puis admises par d'éminents archéologues, finirent par être presque oubliées, et personne ne songea plus, pendant près de vingt-cinq ans, à poursuivre ce genre d'observations.

Le champ des recherches égyptologiques est du reste si vaste, que seule la philologie avait presque complètement absorbé l'attention des savants. Il est juste de dire aussi que ceux qui se sont livrés, tout d'abord, à l'étude de la haute antiquité dans la vallée du Nil n'étaient ni des naturalistes ni des géologues.

Retenus par la richesse des monuments voisins du grand fleuve, ils ne s'intéressaient guère qu'aux ruines et aux inscriptions, etc.

C'est par suite de cette circonstance que l'on a méconnu jusqu'à

¹ *Comptes rendus Acad. sciences*, 27 novembre 1869. — *Rapport au ministre de l'Instruction publique sur une mission en Égypte*, 1869; Mariette, *Sur l'âge de la pierre en Égypte (Recueil des travaux relatifs à la philologie et l'archéologie égyptienne et assyrienne, vol. VII, p. 133, 1886)*; Lépine, *Journal Égyptien*, Berlin, 1876.

ce jour les monuments considérables, en briques crues, de la Haute-Egypte. C'est pour la même raison que quelques égyptologues s'obstinent encore à ne pas accepter l'existence d'un âge de la pierre en Egypte. Les choses commencèrent à prendre une autre tournure depuis que de nouvelles découvertes rappelèrent qu'il s'était développé dans ce pays des civilisations tout autres que celles que décèlent les monuments dus aux dynasties historiques¹.

Ces découvertes sont, les unes relatives à l'existence en Egypte d'une population autochtone ou indigène et préhistorique, qui ne connaissait que la pierre pour la fabrication de ses outils et de ses armes, du genre de ceux que l'on trouve ailleurs : en Afrique, en Europe, en Asie, etc.

Les autres découvertes consistent en des tombeaux faits généralement en briques crues et que quelques archéologues croient pouvoir attribuer à une population dont les rois appartenaient aux premières dynasties qui régnèrent sur l'Egypte, et que l'on est convenu d'appeler *divines*. Tels sont, entre autres, les tombeaux que MM. Flinders, Petrie et de Morgan ont fouillé à Negadah près de Thèbes, et ceux que M. Amélineau² a découverts à Abydos et qu'il attribue sans preuves sérieuses à Osiris et à ses contemporains. Ces tombeaux renferment des mobiliers funéraires constitués par de nombreux objets en silex parfois admirablement taillés, des vases en pierre, des poteries décorées de motifs géométriques ou de représentations végétales et animales, enfin d'innombrables petits objets de toilette et de parure.

Quelques sépultures ont donné de rares objets en métal, en cuivre, tels que haches, poignards, flèches, anneaux, etc., qui montrent que ce fut cette population qui, en Egypte, reçut tout d'abord la première connaissance des métaux. Plusieurs de ces tombeaux

¹ Flinders Petrie, *Illahun, Kahoum and Garob*, 1886-1889. — *History of Egypte*, London, 1894. — Lajard, *Bull. Instit. Egypt.*, 3^e série, p. 155; séance du 2 mars 1894. — De Morgan, *Recherches sur les origines de l'Egypte; l'Age de la pierre et les métaux*, Paris, 1896.

² Amélineau, *Les nouvelles fouilles d'Abydos* (1896-1897), Paris, 1897.

renfermaient des stèles dont les inscriptions hiéroglyphiques, d'un style primitif, les rattachent à la première et à la deuxième dynastie. Enfin des empreintes de cylindres reproduisant le nom du roi.

Les personnages qui y avaient été déposés présentent des caractères assez particuliers, paraît-il, pour qu'on ne les confonde pas avec ceux des époques postérieures¹. Les corps étaient placés dans la position fœtale ou accroupie. Pour M. de Morgan, ce pré-égyptien ne ressemble que fort peu à l'égyptien du moyen et du nouvel empire. D'après l'étude anthropométrique qu'a pu faire M. le Dr Fouquet d'une assez grande série de momies, le premier est dolichocéphale; les autres sont mésaticéphales. Ce précurseur des Egyptiens modernes avait les cheveux lisses et souvent blonds. Ils avaient probablement la peau blanche ou brune, mais point noire. D'après des statuettes plus ou moins bien conservées, découvertes à Négadah, il est permis de penser que les hommes avaient le visage ovale, les lèvres peu proéminentes, les cheveux courts, la barbe longue taillée en pointe. Les femmes avaient également le visage ovale, les yeux fendus en amande, de très grands sourcils arqués et épais; les cheveux courts, la taille fine et les hanches très larges.

Parmi les objets de toilette les plus fréquents, on remarquait dans ces tombeaux d'innombrables perles de terre et de pierre appartenant à des colliers; des bracelets en pierre siliceuse et en schiste; des peignes en ivoire décorés d'animaux, mammifères et oiseaux; puis des pendeloques en os, en ivoire et en schiste, décorées comme les poteries. Quelques-unes des pendeloques représentent des poissons. On a trouvé enfin de petits cylindres creux en ivoire contenant des couleurs pour le fard ou le tatouage. Des peintures, du reste, représentent, sur des poteries, des femmes tatouées, dans l'attitude de la danse.

Les habitations, comme les tombeaux, étaient construites en briques crues. Dans leur voisinage, des *kyækinmædings* renfermaient d'innombrables fragments d'os d'animaux divers se rappor-

¹ De Morgan, *loc. cit.*, t. II, p. 14.

tant à la faune actuelle du Haut-Nil. Des ossements montrent pourtant que le chien, la chèvre, le bœuf et le cochon étaient domestiqués. Ces mêmes dépôts ont donné, par centaines, des massues en pierre, des haches en silex taillé, rarement polies, des couteaux, des grattoirs, des lances et des flèches en silex. Tout démontre que dans ces gisements on se trouve en présence des débuts de la civilisation égyptienne.

Quant à l'origine et au point de départ de cette civilisation, les avis sont encore très partagés. Toutefois, la majorité des archéologues qui ont étudié cette question de très près lui donnent une origine asiatique. M. de Morgan¹, Jecquier², Widmann³ et quelques autres la font venir de Mésopotamie. M. Schweinfurth la fait venir, lui, de l'Arabie-Heureuse⁴. Les raisons de M. de Morgan sont relatives à la linguistique, à l'écriture, à l'importation des métaux, des arts, au mode de construction des sépultures, à la faune et à la flore. L'introduction, en effet, de la brique crue en Egypte, dont l'invention est bien chaldéenne, compte parmi les arguments les plus importants parmi ceux que présentent MM. de Morgan, Jecquier et Wiedmann. Un autre argument non moins concluant, c'est l'usage constant du cylindre, si essentiellement chaldéen, pour imprimer le nom du roi sur les objets lui appartenant.

Les tombes royales de Negadah et d'Abydos ont donné toute une série d'empreintes de ces cylindres.

L'abondance enfin dans ces tombeaux de vases en pierre analogues à ceux de Tello, est un fait qui vient encore renforcer la thèse de ces savants archéologues.

Pour M. Schweinfurth, l'Arabie méridionale doit être regardée comme un des foyers les plus importants du genre humain. Les

¹ De Morgan, *loc. cit.*, t. II, p. 22.

² *Ibid.*, p. 203.

³ *Ibid.*, p. 220.

⁴ Note sur certains rapports entre l'Arabie heureuse et l'ancienne Egypte d'après son récent voyage dans l'Yemen (*Société Khédiviale de géographie*, 1890). — L'âge de la pierre en Egypte (*ibid.*, 1897).

relations de ce pays avec l'ancienne Égypte sont prouvées par l'importation des arbres sacrés, le *Persea* et le *Sycomore* qui furent cultivés en Égypte dès la plus haute antiquité, comme le prouvent des inscriptions de la IV^e dynastie. On a trouvé, du reste, des fruits de cet arbre dans les tombeaux d'Abydos. Ces arbres, qui appartiennent à la flore spontanée de l'Arabie-Heureuse, se rencontrent également dans l'Abyssinie du Nord. Ils ont pu pénétrer dans la vallée du Nil par la mer Rouge et la Nubie, et c'est cette route qu'ont dû suivre les envahisseurs, pasteurs et pêcheurs à l'époque néolithique. D'après M. Schweinfurth, c'est dans les montagnes de l'Étbye que l'on doit trouver les traces du passage de ces tribus asiatiques d'où sortit plus tard la nation égyptienne. Il est naturel de penser qu'avec l'expansion de la vie des pasteurs, les émigrés furent attirés vers le Nil, terre promise aux riches pâturages. Pour le savant botaniste, les descendants de ces premiers conquérants de l'Égypte se trouvent parmi les peuples chamitiques, tels que les Béghas dont les tribus les plus connues sont celle des Ababdeh et surtout celle des Bicharieh.

J'ai eu l'occasion d'étudier récemment, aux environs d'Assouan, un assez grand nombre de ces Béghas. Nous en reparlerons plus tard en traitant des peuples actuels de l'Égypte. On sait que ces deshérités sont actuellement relégués dans leurs montagnes de l'Étbye par leurs nouveaux conquérants du Nord. Un des faits ethnographiques qui a le plus frappé M. Schweinfurth, c'est la simplicité de leurs mœurs, de leurs ustensiles de ménage dont quelques-uns sont en pierre collaire, fréquente dans l'Étbye. Ces ustensiles rappellent ceux que l'on a trouvés à Abydos et à Négadah — comme vous pourrez le voir par vous-même.

Je mets sous vos yeux une collection de ces divers objets que j'ai acquis des Bichariehs et des Fellahs.

Quoi qu'il en soit, les récentes découvertes¹ font supposer, jusqu'à preuve du contraire, que le peuple que nous appelons de nos jours *égyptien* provient du mélange d'une race autochtone et d'une

¹ De Morgan, *Le tombeau royal de Négadah*, t. II, p. 147.

race d'invasisseurs ayant sans doute une affinité d'origine avec les Babyloniens. Les tombeaux du type des Négada, d'Abydos montrent les deux races en contact, et en même temps la prédominance croissante de la race des conquérants qui asservit les autochtones. Tout semble démontrer que la civilisation de ces derniers devait être comparable à celle des populations de l'Europe antérieurement à la connaissance des métaux.

Les importantes trouvailles de M. Flinders Petrie, de M. de Morgan et des nombreux savants qui ont fait des recherches dans ce sens ont montré l'existence dans toute la vallée du Nil de gisements nombreux¹ de silex taillés de types très différents. Les uns présentent les formes dites *chelléennes* qui, en Europe, sont certainement quaternaires. Le plus grand nombre se rapportent au type considéré dans tous les pays comme néolithique. Ceux-ci se trouvent souvent dans des tombeaux que l'on fait remonter aux premières dynasties. Quant aux formes les plus primitives, ce n'est guère qu'à la surface des alluvions caillouteuses qu'on les rencontre ou bien sur les mamelons qui constituent les premiers contreforts de la chaîne arabe et surtout de la chaîne lybique.

Ce n'est malheureusement presque jamais ni dans les sables qui s'étendent de la limite des terres cultivées à la base de la montagne, ni dans les limons du Nil que l'on trouve ces objets. A Ghizeh, à Daschour, à Keneh et ailleurs, c'est sur les plateaux qui dominent la vallée que l'on a rencontré des instruments du type chelléen.

M. Legrain² a fait remarquer que c'est au point où aboutissent les sentiers des caravanes (agabah) réunissant la vallée au plateau désertique que se présentent, le plus souvent, des gisements paléolithiques.

Sur d'autres points, comme aux environs d'Abydos et de Thèbes (par exemple), c'est dans les ravines creusées jadis par les eaux dans les alluvions caillouteuses que ces objets se rencontrent

¹ Plus d'une centaine d'après la liste qu'en a dressés M. de Morgan, assisté de M. G. Legrain.

² *Institut Egyptien* (séance géologique de juin 1897).

généralement. Il semble qu'ils aient été entraînés du haut des plateaux à une époque où les pluies étaient plus fréquentes que de nos jours.

Malheureusement, ces silex taillés ne sont pas accompagnés, comme en Occident, d'ossements d'animaux pouvant leur assigner une date. Tout porte à croire que ces ustensiles qui, en Europe, sont certainement quaternaires, remontent à cette époque géologique, mais l'absence de toute trace de faune ne peut permettre encore aucune affirmation à cet égard. Toutes les probabilités pourtant sont en faveur de l'opinion qui reporte l'antiquité de l'homme dans cette partie de l'Afrique à l'époque quaternaire, c'est-à-dire à celle qui précéda l'établissement définitif du régime actuel des eaux dans la vallée du Nil. Mais on n'en a pas de preuves absolues.

M. Sayce a cependant trouvé des silex taillés au pied de la chaîne arabique, au sommet d'un ravin creusé dans des alluvions durcies qui constituent le premier plateau de la chaîne. Ces alluvions datent certainement de l'époque qui a précédé les grandes érosions de la vallée du Nil et après laquelle se déposèrent les masses d'alluvions qui constituent le grand système alluvial de la vallée. Mais on n'y a pas trouvé, non plus, de fossiles pouvant les dater d'une façon précise. En Europe, l'examen des alluvions est bien autrement facile qu'en Egypte. Partout ailleurs, en France, par exemple, elles sont exploitées pour les besoins des routes. En Egypte, on ne peut compter que sur les intempéries, lesquelles sont rares.

Les innombrables séries de silex taillés recueillies jusqu'à ce jour montrent qu'à côté des formes primitives dites *chelléennes*, on trouve à peu près tous les types connus en Europe, sous les noms de *moustérien*, *solutréen*, *magdalénien* et *néolithique*. Souvent ces divers types se sont rencontrés dans la même localité superposés ou juxtaposés, comme à Toukh, à Kom-Achim et à Dimch, par exemple. On a induit de ce fait qu'aucun de ces types n'était caractéristique d'une époque, comme cela existe en Occident.

Des fouilles méthodiques dans les sépultures ou dans les Kyoe-

kinmœdings, — comme il ne m'a pas été permis d'en faire, — démontreront certainement un jour que ces gisements sont des points sur lesquels les diverses phases de l'âge de la pierre se sont succédé de la même façon que cela s'est passé dans les autres pays. Il n'y a pas de raison pour que les industries paléolithiques n'aient pas progressé ici, comme ailleurs, lentement et sans transition brusque pour arriver à l'époque néolithique durant laquelle ont apparu les métaux.

Mais à côté de ces localités où toutes les civilisations préhistoriques semblent s'être superposées, il en est un certain nombre qui appartiennent réellement à des types dont l'époque serait, chez nous, bien définie. C'est ainsi qu'à l'ouest de Medinet-Habou, dans un ravin situé derrière un couvent copte, se trouve une station franchement paléolithique. MM. Daressy et Legrain ont fait sur ce point d'abondantes récoltes de haches du type chelléen ; nous avons trouvé nous-même — encore en place dans les alluvions — plusieurs pièces de ce genre.

Au moment de quitter le Caire, on nous a montré une fort belle série de lances rappelant les types solutréens et venant des plateaux qui dominent Kench, nous a-t-on dit¹.

Le pays d'Égypte est, sans contredit, celui où l'art de tailler la pierre semble avoir acquis le plus haut développement. C'est surtout dans le territoire compris entre Négadah — au sud de Thèbes — et Assiout — au nord d'Abydos — sur la rive gauche du Nil que ce fait peut être plus facilement constaté. C'est aussi dans cette région que les civilisations préhistoriques ont pris la plus grande extension. Il semble qu'il s'est formé là, vers la fin de l'époque néolithique, un foyer de civilisation et peut-être un grou-

¹ Toutefois pour ces dernières, de même que pour certaines autres pièces dont la taille présente une physionomie assez spéciale, je fais des réserves formelles sur leur authenticité. Bien que les objets en silex se trouvent abondants en Égypte, la monomanie intéressée du truchage est trop bien enracinée pour que ces sortes d'antiquités y aient échappé. J'ai vu à Longros des silex taillés incontestablement faux qui ne devaient pas sortir des mains d'un illettré. Les mystificateurs instruits sont moins sédentaires qu'on pourrait le croire.

pement politique. Il n'est pas surprenant dès lors que les envahisseurs asiatiques fixèrent, tout d'abord, le centre de leur gouvernement dans cette contrée plus civilisée que les autres. Le souvenir de ces faits paraît s'être transmis jusqu'à nos jours dans la légende osirienne, ainsi que dans les vestiges des dynasties thynites. De même que dans les autres pays, l'usage du silex ne disparut pas subitement à l'apparition des métaux. Il continua encore durant de longs siècles soit pour les usages journaliers, chez les classes pauvres, soit probablement aussi pour les rites de certaines cérémonies du culte.

La tombe royale de Négadah n'a pas donné un seul instrument en métal. Par contre, dans celle d'Abydos, le cuivre a pris assez vite un grand développement. Ce que l'on connaît des sépultures de la troisième dynastie fait présumer qu'à cette époque l'usage du silex tendait à disparaître.

Il résulte des comparaisons que l'on peut établir entre les poteries ainsi que les types des objets en bronze que l'on croit être les premiers importés en Égypte, avec leurs analogues découverts dans les îles de la Méditerranée et en Asie Mineure, qu'il existe entre ces éléments ethnographiques une communauté d'origine incontestable.

Je viens de retrouver en Égypte ces mêmes éléments artistiques qui sont venus à Chypre, à Rhodes, à Mycène, en Troade et en Cappadoce transformer les civilisations locales, vers la fin de l'époque néolithique, alors que le bronze commençait à se montrer.

On trouve de part et d'autre des traces nombreuses d'une in-babylonienne. fluence Les voies par lesquelles cette influence s'est fait sentir sont certainement fort différentes et sans doute malaisé à définir, mais son point de départ paraît être le même.

Le courant du sud ou du Nil est vraisemblablement le plus ancien et a dû arriver par le golfe Persique, l'Arabie et la Nubie; tandis que celui du nord et de l'est est venu probablement par la Haute-Mésopotamie et l'Arménie. Parvenus en quelque sorte à l'extrémité de leur course vers l'Occident, ces deux courants semblent s'être fusionnés, à un moment donné, pour constituer l'art mycénien.

On sait quel essor remarquable prirent, plus tard, ces sentiments artistiques, dans ce milieu prédestiné de l'Argolide où devaient naître un jour la civilisation hellénique.

DISCUSSIONS

M. E. Pélagaud, en réponse à la communication de *M. Chantre*, dit qu'il faut apporter une grande prudence quand il s'agit de l'âge de la pierre, surtout en Égypte. Ce pays a été de tout temps le grand chemin de toutes les nations. Dans des temps encore peu reculés, quand un souverain levait des armées, des nations entières se déplaçaient, apportant dans le pays qu'elles envahissaient leurs mœurs et leurs instruments. L'origine des vestiges retrouvés peut donc être très diverse et d'époque incertaine.

D'autre part, certains rites religieux ont imposé la survivance de certains outils de pierre pour les circoncisions, les sacrifices, par exemple. Il peut donc exister des ateliers récents de ces outils de pierre.

M. Chantre. — Les mêmes objections ont été faites il y a trente ans, aux découvertes analoges faites en Europe, mais les vestiges d'une faune disparue ont permis de fixer l'époque de beaucoup de stations observées. En Égypte, ce moyen de contrôle n'a pas encore pu, il est vrai, être appliqué, mais les formes des objets trouvés sont très analogues à celles de France et d'âge certain.

M. Lacassagne demande à *M. Chantre* des explications au sujet du prétendu tombeau d'Osiris dont on parle beaucoup.

M. Chantre présente, d'après *M. Amelineau* lui-même, quelques détails sur la découverte du vaste tombeau qu'il croit être véritablement le lieu où fut inhumé Osiris.

Il n'est personne, pour peu qu'on ait d'instruction ou de lecture, qui ne connaisse la légende d'Osiris, ou n'en ait tout au moins entendu parler. Le dieu bienfaisant, doux et charmeur, auquel on attribue d'ordinaire les progrès de la civilisation dans la vallée

du Nil, qui apprit à ses contemporains à cultiver la terre, à s'estimer heureux dans les travaux champêtres, à charmer leurs loisirs et à oublier leurs fatigues par des chants simples et touchants, était jusqu'ici regardé comme une création de l'imagination plus que comme un être ayant réellement existé, et le rôle que lui donnaient par la suite des siècles les traditions religieuses de l'humanité, n'était pas fait pour augmenter la croyance en sa réalité. D'après M. Amelineau, il semble que désormais on ne pourra guère douter qu'Osiris, Isis, sa femme et sa sœur, et Horus leur fils n'aient vécu réellement et n'aient tenu, en partie tout au moins, les rôles que leur attribue la tradition légendaire.

Les textes égyptiens parlent très souvent des tombeaux d'Osiris qu'ils désignent par le nom d'*Escalier du Dieu Grand*. Ils ajoutent que les grands personnages qui vécurent peu après cette époque aimaient à se faire enterrer près du tombeau de celui qui les avait précédés dans la vie, puis dans la mort. Il a retrouvé, le 1^{er} janvier de cette année, cet escalier fameux et, le lendemain, il rencontrait un monument qui ne laisse aucun doute sur la destination du tombeau que le cours de ses fouilles lui avait fait rencontrer.

Il y a deux ans déjà, il avait commencé des travaux de grande importance, si l'on n'examine que le nombre de mètres cubes de sable enlevés, et il s'était arrêté d'un côté à 3 ou 4 mètres seulement d'un grand tombeau. Au cours de ces premières fouilles, il avait rencontré quantité de traces du culte qu'on rendait à Osiris, mais elles pouvaient s'expliquer par la dévotion générale que l'on avait à Abydos, comme dans toute l'Égypte, pour le dieu des morts, appelé parfois le Seigneur universel, parce que tous les hommes tombaient sous la loi de la mort.

La colline sous laquelle était caché le tombeau d'Osiris, était longue d'environ 130 mètres, large de 160 et haute par endroits de 7 ou 8 mètres. Elle était composée de millions et de millions de petits pots, de grands vases également en terre cuite, auxquels s'étaient mélangés le sable et quelques rares monuments en pierre. Dès les premiers jours de fouilles, au mois de décembre dernier, on commença de découvrir des poteries de toutes formes,

entières ou fragmentaires, ayant des inscriptions tracées en caractères hiéroglyphiques ou en hiératique: toutes portaient mention d'Osiris, étaient dues à des prêtres d'Osiris (ou d'Aman Râ en très petit nombre) et quelques-unes parlaient de la *maison d'Osiris*. Les Egyptiens appelaient couramment les tombeaux des *maisons éternelles*.

Le tombeau formait un vaste rectangle, et, des quatre côtés de ce rectangle, étaient des séries de tombes qu'on peut évaluer à deux cents environ. De plus, toute la nécropole, connue dans le pays sous le nom d'*Om el Ga'ab el Gharby*, contenait des sépultures de très grands personnages, et notamment de rois dont on a retrouvé les stèles, il y a deux ans. Ce premier point était donc acquis. Le 1^{er} janvier, apparut ce bienheureux escalier que réclamaient les textes. Le lendemain, il découvrit un monument unique. C'est un monolithe de granit, représentant un lit à tête et à pieds de lions; sur ce lit, est étendue une momie coiffée de ce qu'on nomme la couronne blanche, tenant dans ses mains, qui sortent de la gaine, un fouet et un bâton pastoral; à la tête, sont deux éperviers, et deux aux pieds. Le mort est désigné par l'inscription comme étant *Osiris l'Être bon*; les éperviers sont nommés *Horus vengeur de son père*, et la déesse Isis, qui a aussi son rôle, est désignée par son nom. Ce monument a 1^m70 de longueur et 1 mètre environ de largeur et de hauteur.

Le tombeau lui-même avait la forme d'une habitation précédée d'une cour. Il contenait quatorze chambres, plus l'escalier, rangées cinq au nord, cinq au sud et quatre à l'est; le côté ouest était libre. Les deux extrêmes nord et sud, du côté de l'est, étaient murées. Le tombeau avait environ 13 mètres de longueur, 12 de largeur et 2^m50 de profondeur. Il était entièrement brûlé et il a retrouvé, dans le fond des chambres, des preuves irrécusables du passage et de l'ouvrage des spoliateurs.

M. Pélagaud demande à M. Chantre des détails sur le résultat de ses recherches personnelles dont il a à peine parlé.

M. Chantre répond qu'il n'a pas pu obtenir du Directeur du

Service des Antiquités l'autorisation de faire des fouilles dans les nécropoles préhistoriques, comme il se l'était proposé.

Il a dû se contenter de visiter les fouilles de M. Pétrie à Denderah et de M. Amélineau à Abydos, qui eux sont autorisés pour plusieurs années à explorer des surfaces de terrain assez considérables.

Les ustensiles en pierre et en bronze, ainsi que les vases en terre, en pierre et en cuivre, qu'il a montrés à la Société, il les a acquis des habitants du pays qui pratiquent journellement et publiquement des fouilles, dites clandestines, sur une échelle qui dépasse tout ce que l'on peut imaginer comme vandalisme.

Grâce à l'habileté de son interprète, il a pu s'assurer des provenances exactes de ces objets; il a pu également visiter quelques-unes des localités fouillées par les Fellah. Mais il n'a pu y constater que des terrains remaniés et bouleversés, comme cela existe sur tous les points où ont été exécutées, depuis quelque mois, des fouilles en Egypte. Il a constaté entre autres qu'une nécropole située à quelques kilomètres d'Abydos et qui occupe au moins 4 hectares a été presque complètement pillée — d'après les renseignements recueillis sur place — en moins de trois mois.

Au reste, le manque de méthode et, en général, les procédés d'exploration peu différents dans ces divers champs de fouilles. Dans les uns et dans les autres, la hâte de trouver des objets semble avoir été la préoccupation dominante.

Le soin de conserver intacts quelques spécimens de tombeaux — dans ces immenses nécropoles préhistoriques — ne paraît pas avoir en effet, hauté un seul instant l'esprit de ceux qui y ont opéré des recherches, dans ces derniers temps.

Plusieurs membres de la Société demandent à M. Chantre comment il peut se faire qu'il se soit vu refuser l'autorisation d'opérer des fouilles, alors que d'autres moins connus que lui, par des explorations antérieures, en Europe et en Asie, et beaucoup moins expérimentés en la matière, poursuivent leurs recherches en pleine liberté. Le fait leur paraît d'autant plus inexplicable que le Directeur actuel du Service appartient, comme lui, à l'Université de Lyon, et qu'il doit par conséquent connaître ses travaux.

M. Chantre demande à ses collègues de ne pas insister davantage sur ce point délicat; il lui est fort difficile de donner ici des détails sur cette affaire qui lui est par trop personnelle. Il croit cependant pouvoir dire que cette mésaventure ne doit pas être considérée comme un acte de malveillance de la part du chef de service en question. Elle ne peut être attribuée qu'à un excès de zèle de ce jeune savant dont la vaste érudition est bien connue.

M. Chantre ajoute que s'il n'a pas pu pratiquer librement, dans la vallée du Nil, des recherches, comme il lui a été donné d'en faire au Caucase et en Asie-Mineure, personne n'a pu lui interdire de faire des constatations *de visu* et de récolter des vestiges de l'âge de la pierre, comme il a eu l'occasion de le dire précédemment.

La séance est levée à 6 h. 1/4.

L'un des secrétaires : D^r ROYET.